

XAVIER FORNERET

LE DIAMANT DE L'HERBE

ET AUTRES NOUVELLES :

LANTERNE MAGIQUE ! PIÈCE CURIEUSE !

QUELQUE CHOSE DU CŒUR

À NEUF HEURES À PARIS



9 791096 721382

ISBN : 979-10-96721-38-2

CARRAUD-BAUDRY

ISBN : 979-10-96721-38-2

Copyright © Carraud-Baudry, 2003-2014.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France.

Copyright © Carraud-Baudry, 2003-2014

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE DE XAVIER FORNERET.....	5
LE DIAMANT DE L'HERBE.....	11
LANTERNE MAGIQUE ! PIÈCE CURIEUSE !.....	23
QUELQUE CHOSE DU CŒUR.....	33
À NEUF HEURES, À PARIS.....	43

ISBN : 979-10-96721-38-2

Copyright © Carraud-Baudry, 2003-2014.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France.

Copyright © Carraud-Baudry, 2003-2014

BIOGRAPHIE DE XAVIER FORNERET

Né à Beaune le 16 août 1809.

Mort à Beaune le 7 juillet 1884.

Romancier. Nouvelliste. Dramaturge. Poète.

Et journaliste. Et *violoniste*, et *compositeur*.

Xavier Forneret, riche bourgeois bourguignon, que ses contemporains, ses concitoyens jugeait excentrique, produisit toute son œuvre à compte d'auteur ; ses pièces de théâtre furent montées également sur ses deniers, et tout ceci sans rencontrer un grand succès. Néanmoins le lisait-on, un peu, à Paris : on pouvait en effet parfois trouver ses livres *sur les quais*.

Non seulement ses ouvrages qui ne connurent pas un tirage important, non seulement ses pièces qui ne connurent pas le succès, mais l'étrangeté même de son œuvre, jugée généralement inégale et souvent très peu appréciée, ne pouvaient porter Xavier Forneret au pinacle de la littérature française, ou simplement le conduire à une grande notoriété.

Toutefois il écrivit quelques textes de grande qualité, qui lui valurent d'être remarqué de son vivant (dans *Le Figaro* du 29 juillet 1859 Charles Monselet, dans un long article intitulé *Le Roman d'un provincial*, expliquait ce qui faisait l'originalité de l'œuvre de Forneret, et qualifiait déjà *Le Diamant de l'herbe* de chef-d'œuvre).

Plus tard, presque un siècle plus tard ! Forneret fut tiré des limbes où il était tombé par les surréalistes qui découvrirent en lui un précurseur. En octobre 1927 en effet, fut publiée dans *La Révolution surréaliste* une nouvelle de Forneret, *Et la lune donnait, et la rosée tombait*, avec une présentation de A. Breton, P. Eluard et G. Hugnet. Quelques mois après, en mars 1928, toujours dans *La Révolution surréaliste* paraissaient une collection d'aphorismes¹ de Forneret. Une dizaine d'année plus tard (1937), la revue *Minotaure*, publiait un article d'André Breton, où celui-ci confirmait, se faisant par là même l'écho de Monselet, la bonne opinion qu'il avait de Forneret. Puis André Breton, toujours lui, donna, en 1940, dans son *Anthologie de l'humour noir* des textes de Forneret (quelques aphorismes et une nouvelle intitulée *Un Pauvre honteux*).

Forneret quitta Beaune et s'installa à Dijon en juin 1834. La même année il publia, à Paris, *Deux destinées*, un drame en cinq actes. En 1835 il publia deux autres pièces de théâtre, *Vingt-trois, trente-cinq*, et *L'Homme noir*. En 1836 il fit paraître à Dijon un conte : *Rien*, puis un autre : *Et la lune donnait, et la rosée tombait*, l'un des

¹ Citons l'un des plus célèbres des aphorismes de Xavier Forneret : *Le sapin, dont on fait des cercueils, est un arbre toujours vert.*

meilleurs de sa production. Cette année-là il fit donner au théâtre de Dijon sa pièce *Vingt-trois, trente-cinq*.

Le 10 mars 1837 il fit donner, à Dijon, son drame *L'homme noir*. La pièce fut sifflée par le public. Dès avril Forneret s'établit à Paris où il publia, en 1838, des recueils d'aphorismes, de poésies, de contes. En 1840 il publia le recueil intitulé *Pièce de pièces, Temps perdu* (la sœur aînée de Xavier Forneret, Marguerite-Appoline, était morte en 1829, à Paris. En 1834 la mère de Forneret, quand prit fin la concession provisoire de sépulture, fit rapatrier en Bourgogne les restes de sa fille ; et les conserva chez elle, dans un coffre, jusqu'en 1841. En 1841, des voleurs s'étant introduit dans son logement, forçant le coffre, y découvrirent les restes de l'infortunée. Forneret jugea sévèrement la profanation dont à ses yeux sa mère s'était montrée coupable. Cet incident lui inspira manifestement le court récit onirique, *Un Rêve — C'est, par lequel débute Pièce de pièces, Temps perdu*).

Forneret revint vivre à Beaune en 1842, après le décès de sa mère, contre qui il était en procès. Il s'opposa, sans succès, à l'exécution du testament désavantageux laissé par celle-ci. Il écrivit dans *La Chronique de Bourgogne*. Il participa à des concerts de bienfaisance en tant que violoniste, lui qui, autrefois, en 1830, avait joué du tambour, après la révolution de juillet (la révolution des *Trois Glorieuses*), dans le corps de musique de la Garde Nationale de Beaune. Il publiait, et faisait représenter ses pièces, à Beaune.

Il séjournait le plus souvent dans la demeure qu'il possédait à Mimande. Il y vivait avec une jeune couturière originaire de Dijon, nommée Jeanne Sarrey. En 1846 surgirent des problèmes majeurs entre lui et

cette femme. Jeanne Sarrey fut emprisonnée sous l'inculpation d'empoisonnement, mais en définitive relaxée... Dès l'année suivante Forneret vivait avec une jeune femme originaire de Beaune, Émilie Martin (cette femme lui donna deux fils, l'un en 1847, l'autre en 1851, qui décéderont respectivement en 1867 et 1868).

En 1848 (année révolutionnaire), en juin, et jusque fin décembre, Forneret se trouva à la tête d'un journal républicain, non extrémiste, *Le Vrai Patriote* ; qui resurgit temporairement en 1849, pour bientôt disparaître définitivement.

Forneret reprit ses publications, à Dijon, à Paris. Il fit également jouer des pièces de Théâtre. Certaines avec un certain succès (*Mère et fille*, donnée au Théâtre Monmartre, en 1855). En 1856, Forneret engagea une procédure à l'encontre du directeur de *L'Ambigu* qui s'était engagé à monter *Mère et fille*, sans jamais mettre la pièce à l'affiche, et ce malgré les fonds lui ayant été versés.

En 1858 Forneret publia *Caressa*, son premier et seul roman. *Mère et fille* fut à nouveau sur scène à Paris, puis en tournée en province, dans l'est de la France, à Beaune ! Forneret s'installa à nouveau à Paris.

En 1859 se réalisa pour Forneret une consécration, quelque peu illusoire, par l'article (mentionné plus haut) du reconnu Charles Monselet.

Forneret rédigea son testament en juillet 1870.

En 1875 il joua du violon lors d'un concert de bienfaisance en faveur des victimes des inondations survenues dans le Midi de la France. Une pianiste l'accompagnait. Cette pianiste, d'origine autrichienne, était sa maîtresse, sa concubine, Frédérique-Rosalie von

Humbracht. En 1880 Forneret révisa son testament en faveur de celle-ci.

En 1881, ses moyens s'amenuisant, Forneret fut contraint de vendre sa demeure de Mimande.

Il mourut à Beaune, le 7 juillet 1884.

N.B. : Nous précisons que la biographie ci-dessus doit tout, ou presque, à la *Préface* et à la *Chronologie* fort documentées que nous avons trouvées en tête de l'anthologie, établie par Jacques Remi Daban, des *Contes et récits* de Xavier Forneret, parue aux éditions José Corti (collection romantique, n° 43, 1994).

Par ailleurs nous avons aussi appréciée la biographie concise, mais dense, du *Dictionnaire des auteurs* de l'anthologie *Histoires d'aberrations* (collection *La Grande Anthologie du fantastique*, de Jacques Goimard et Roland Stragliati, 1977) des éditions Presses Pocket.

BIBLIOGRAPHIE :

Quelques titres : *Deux destinées* (1834), *Vingt-trois, trente-cinq* (1835), *L'Homme noir* (1835), *Rien* (1836), *Et la lune donnait, et la rosée tombait* (1836), *Sans titre, par un homme noir blanc de visage* (1838), *Vapeurs, ni vers ni prose* (1838), *Encore un an de Sans titre, par un homme noir blanc de visage* (1840), *Pièce de pièces, Temps perdu*¹ (1840), *Réflexions sur la peine de mort* (1851), *Voyage d'agrément de Beaune à Autun* (1851), *Lignes rimées* (1853), *Mère et fille* (1855), *L'Infanticide* (1856), *Caressa* (1858)...

1 *Pièce de pièces, Temps perdu* : ce recueil comprend le texte le plus connu de Xavier Forneret, *Le Diamant de l'herbe*.

XAVIER FORNERET

LE DIAMANT DE L'HERBE

LE DIAMANT DE L'HERBE

SELON, je crois, des direx, le ver luisant annonce par son apparition plus ou moins lumineuse, plus ou moins renouvelée, plus ou moins près de certain endroit, plus ou moins multipliée, car, toujours selon les direx, il se meut sous l'influence de ce qui doit advenir, le ver luisant présage ou une tempête sur mer, ou une révolution sur terre : alors il est sombre, se rallume et s'éteint ; puis un miracle : alors on le voit à peine ; puis un meurtre : il est rougeâtre ; puis de la neige : ses pattes deviennent noires ; du froid : il est d'un vif éclat sans cesse ; de la pluie : il change de place ; des fêtes publiques : il frémit dans l'herbe et s'épanche en innombrables petits jets de lumière ; de la grêle : il se remue par saccades ; du vent : il semble s'enfoncer en terre ; un beau ciel pour le lendemain : il est bleu ; une belle nuit : il étoile l'herbe à peu près comme pour les fêtes publiques, seulement il ne frémit pas. Pour un enfant qui naît, le ver est blanc ; enfin, à l'heure où s'accomplit une étrange destinée, le ver luisant est jaune.

Je ne sais jusqu'à quel point ces direx doivent être crus ; mais voici : je raconte.

Par un soir où tout le souffle des anges volait sur la figure des hommes ; par un de ces soirs où l'on voudrait

avoir mille poumons pour leur donner à tous cet air qui semble venir des jardins du ciel ; sous d'énormes et vieux arbres plantés dans des brins d'herbe, un pavillon étalait à la lune ses ailes oblongues et délabrées.

Il y avait là de l'eau qui pleurait en passant sur un lit d'épines. Il y avait là bien des pierres verdâtres où les doigts du temps avaient fait de gros trous ; bien de la mousse autour des pierres ; bien des feuilles sèches de trois ou quatre années peut-être ; bien du mystère, bien du silence, bien de l'éloignement de tout ce qui a vie humaine. Là, un homme aurait pu se croire le premier ou le dernier homme, à la création ou au jugement de Dieu. Oh ! comme la lune paraissait offrir à chaque feuille des vieux arbres, à chaque pierre du pavillon, à l'eau qui s'en allait, aux ronces qui l'arrêtaient, sa mélancolie grave et ses larmes blanches ! Mais bientôt elle se lassa de regarder la terre, se couvrit pour un instant d'un voile presque noir, et alors il n'y eut plus pour éclairer les choses du lieu abandonné qu'un léger feu sur l'herbe. C'était un petit ver luisant qui jaillissait de tous côtés en étoiles ; il prédisait beau jour, après la nuit qui passait.

Du chèvrefeuille venait, par le toit du pavillon, se glisser à travers ses fenêtres, se tordant et se laissant choir de vieillesse ; et quand la lune reparut, le pavillon ressemblait à une tête blanche, ayant à son sommet de longues tresses de cheveux verts qui allaient caresser des yeux remplis de larmes de pierre.

Sur le pavé saupoudré de poussière et de vieux plâtre se décollant du plafond et des murs de la demeure en ruine, on apercevait des pas d'homme fraîchement empreints, on voyait des marques fines et légères qui

annonçaient qu'un pied de femme avait aussi effleuré cet endroit de solitude profonde.

Une lampe de cuivre, retenue par un cordon de soie rose, vacillait imperceptiblement au milieu de la mesure. Ses mèches étaient en état de donner de la lumière, et l'on reconnaissait facilement qu'elles avaient brûlé la précédente nuit.

À cette lampe il y avait un abat-jour comme à une lanterne sourde ; et à cet abat-jour, un ruban, de couleur brune, attaché au seul bras qui restât à un fauteuil ; l'autre s'était sans doute perdu à une bataille d'années.

Sur le fauteuil, très large, et habillé d'une étoffe autrefois velours amarante, deux places étaient marquées ; l'interstice laissait observer que les deux personnes qui s'y asseyaient se tenaient fort rapprochées l'une de l'autre. Bien des endroits du fauteuil étaient couverts de poussière, tandis qu'ailleurs tout reluisait, frotté, ciré, presque usé par les corps qui semblaient en prendre souvent possession.

Le fauteuil faisait face à la lampe qui pendait à peu de distance de la terre et de lui.

Outre de l'écoulement de l'eau en dehors, on entendait au-dedans du pavillon quelque chose qui frémissait dans tous ses coins ; et quand le regard de la lune en éclairait quelques-uns, l'œil distinguait des objets semblables à de larges traces d'encre bien noire, auxquelles le hasard fait des pattes, sur la blancheur d'un papier ; des objets marchant, s'arrêtant, puis remuant de nouveau, et marquant sous eux des traînées à reflets comme ceux que lancent des ailes de cigale en joie, ou des bulles de savon au soleil, ou des écailles de poisson vues à certain point du jour ; un clan d'araignées en famille, avec son

trousseau de toile, désespoir des mouches et secours des doigts coupés. L'araignée se pavanait, là, d'indépendance, n'ayant point à redouter ni les cris d'enfant et de femme qui décèlent sa présence, ni alors l'époussette du valet qui l'étourdit, ni les semelles de souliers ou de pantoufles qui l'écrasent, ni encore la langue d'une bougie qui la brûle. L'araignée vivait là, en toute sécurité dans son domaine poudreux. Le ver luisant ne devait pas revêtir pour elle sa nuance d'étrange destin, sa nuance jaune. L'araignée se filait un bonheur de soie, doux, uniforme, de tous les jours, de toutes les heures, de chaque minute, de chaque seconde, de chaque tierce.

Des fleurs étaient effeuillées sur le fauteuil et dans tout le pavillon. Un petit banc, recouvert d'un coussin touchait les pieds de devant du siège de repos, et ne servait que pour la place à droite ; du moins, on pouvait le supposer. Le bras restant du fauteuil était aussi à droite.

Sous l'appui du petit banc, disposé en forme de tiroir, existait un coffret en ussasi, qu'on dérangeait et remettait souvent dans sa case ; ses angles s'émoussaient, s'esquillaient, s'arrondissaient à force d'être touchés, retouchés, encore.

Neuf heures sonnaient au moment où la lune donnait son regard, où l'araignée filait, où le ver luisant luisait.

L'eau coulait comme le temps passe, toujours.

Bientôt apparut, dans la ligne de terre et de sable d'un sentier, une femme jeune. Sa robe était blanche et volait sous la bouche du vent. Ses cheveux s'agitaient comme des flots dorés, sur sa poitrine pâle comme sa robe et haletante comme ses cheveux. Sa bouche, oh ! sa bouche, vous eussiez dit qu'elle se posait sur des lèvres, tant elle

était frémissante, tant y était appliquée cette agitation voluptueuse qui n'existe que quand lèvres sont sur lèvres, que lorsque cœur est sur cœur. Dans tous ses traits, il y avait toute l'espérance ; dans le plus caché de ses regards, il y avait la mort que donne souvent un bonheur ; vous savez, cette mort qui vous arrive par un frisson qui vous gagne, par un serrement qui lie vos veines, par cette extase qui arrête votre vie et vous laisse la chaleur de votre sang ; vous savez ?

C'est que, voyez-vous, cette femme allait à un rendez-vous d'amour. Elle croyait bien à Dieu, allez ; à Dieu, aux saints, aux anges, à tout ; oh ! oui, elle croyait. Si vous aviez pu voir son cœur sauter dans sa poitrine au milieu de ses saintes croyances, vous vous seriez dit : « Qu'a donc cette femme ? Oh ! mais, qu'a donc cette femme ? » Et si fort et si armé que vous eussiez été, si elle avait pu lire vos pensées à travers votre visage, elle vous aurait répondu : « Arrière ! arrière ! que je passe ! Je vais à mon rendez-vous d'amour, et dussé-je en passant vous laisser une partie de mon corps sur votre épée, plusieurs de mes os cassés, brisés, moulus, à cette partie de mon corps, pourvu qu'il m'en reste assez pour pouvoir porter mon cœur sur celui de mon amant ; pourvu que j'aie encore à donner un souffle à son baiser, un sourire à sa bouche, un regard à ses yeux, une larme à son âme ; eh bien ! que mon sang coule après sous la pointe de votre arme ; que ma chair se sépare et s'épanche sous son tranchant, peu m'importe, voyez-vous, peu m'importe ! Mais par grâce, mon Dieu ! mon Dieu ! que j'aïlle à mon rendez-vous d'amour, que j'aïlle au paradis du ciel ! »

Et elle allait, elle allait, la jeune femme, caressant la terre de ses pieds, comme si elle l'eût baisée, parfumant,

de son passage, les fleurs et l'air ; laissant partout un peu de ses yeux, un peu de son souffle, un peu de son âme.

Elle disait : « Je vais donc le regarder, lui parler, l'entendre, le toucher ! Oh ! oui, j'aurai tout cela. Ma voix se mêlera à la sienne ; mais la sienne est plus douce mille fois. Oh ! si vous l'entendiez, vraiment il me fait mourir avec les mots de son cœur, vraiment. Vous ne pouvez penser comment il dit : « Je t'aime ! » Non, car il ne le dit jamais et je l'entends sans cesse. Le soleil chauffe les veines de la terre, lui calcine les miennes. Mon Dieu ! comment veux-je donc raconter ce que j'éprouve ? Je suis bien embarrassée. Il y a quelque chose, quand il est là, de tout transparent, de tout illuminé, de tout suave, qui réjouit, qui étonne, qui accable. J'entends des sons qui mordent d'abord l'oreille, puis la caressent ensuite, puis l'enveloppent de mélodie. J'entends des baisers, cet argent des lèvres, qui sonnent tout autour de moi ; puis des cris qui commencent, suivent, s'enflent, ondulent et s'en vont en s'éteignant. Est-ce là ce que j'éprouve, ce que j'entends, ce que je vois ? Non, ce ne peut être encore cela. Parfois des images, à minces feuilles d'or, semblent passer sur ma tête ; des tourbillons d'esprits, avec des ailes qui ne font ombre nulle part, viennent effleurer mon visage ; des rubans, à nuances d'un nombre infini, se déroulent, s'épanchent, se froissent, brillent et tombent je ne sais où ; un Génie que Dieu seul connaît et envoie m'entoure d'une impulsion qui tantôt me heurte, me retient, me rend froide, me ranime, me fond. C'est comme si je recevais trois ou quatre fois la vie, trois ou quatre fois la mort. »

La jeune femme regardait les pierres, les buissons, les herbes, et leur murmurait ce qui s'agitait en elle.

Bientôt le sentier se perdit au lieu du pavillon, et amena la jeune femme. Elle écouta son eau, ressentit quelque chose de bien doux, bien doux, et sourit à son petit ver qui venait de cacher la lune.

Elle entra.

Le petit ver devenait jaune.

Aussitôt elle tomba à genoux, se signa et parut béante devant une des places du fauteuil. Ses doigts se mêlaient doucement à des touffes de violette et de jasmin, et séparaient de leurs tiges leurs fleurs blanches et bleues ; puis elle les jetait sur le fauteuil comme un petit abbé encense pour la Fête-Dieu. Une barrière pesait sur son souffle, et un voile de larmes était à ses yeux.

Cette adoration dura à peu près le temps qu'il faut pour dire cinq fois *Pater noster*, quatre fois *Ave Maria*...

Après quoi la jeune femme se leva, s'assit, n'alluma pas la lampe, car déjà elle ne s'occupait plus de rien ; déjà elle ne ressemblait plus qu'à une machine encore un peu mobile. Elle était inquiète, haletante, entourée de frissons, car elle attendait et personne ne venait. À peine elle sortit de sa petite cachette le coffret d'ussasi, pour le baiser sur toutes ses faces, sur toutes ses parties, sur tous ses recoins.

Nous n'entreprendrons pas de dire ce qu'elle ressentit pendant une heure, en ne voyant rien entrer dans le pavillon ; ce serait aussi difficile à raconter que le monde à refaire. Nous croyons seulement qu'une lourde fumée l'étouffait, que des dents la rongeaient, que des cordes de feu serraient son cœur, qu'elle se débattait, languissait, se mourait sous quelque chose d'affreux.

Tout à coup la peur la prit quand elle aperçut, un peu au-dessus de la lampe obscure, des yeux qui regardaient.

Quelque temps, elle resta fixée au fauteuil par ces deux clous mouvants ; mais un effort subit la tira par sa robe, et la fit fuir en semant de ses lèvres : « Oh ! s'il était mort ! Oh ! s'il allait être mort ! » Et elle courut, elle courut, et tomba sur son amant qui venait d'être assassiné.

Il y avait sur la lampe du pavillon une chouette qui se balançait gravement et qui, au moment de la sortie de la jeune femme, se mirait dans le petit ver.

Le lendemain, à la même heure, ce ver, qui avait jauni pour l'homme, jaunissait pour la femme ; elle s'empoisonnait où elle était tombée.

FIN DE :
LE DIAMANT DE L'HERBE

XAVIER FORNERET

**LANTERNE MAGIQUE !
PIÈCE CURIEUSE !**

LANTERNE MAGIQUE !
PIÈCE CURIEUSE !

N'avez-vous pas pensé quand vous étiez petit que la lanterne magique était dans l'orgue ? —

Pourquoi écrire cela ? —

Je ne vous répondrai pas, mon lecteur, comme beaucoup de personnes grandes et d'enfants petits : *parceque*. J'ai toujours imaginé que *parceque* seul n'était pas une raison : aussi je vous dirai, j'écris cela, parceque je l'ai vu et entendu hier pour la seconde fois depuis quatorze ans ; (je vais vous conter comment je l'ai vu la première fois) ; parceque mon esprit s'est frappé des paroles du nouveau M. Trouskin, à telle enseigne que ma mémoire s'est étendue sur ses paroles, ou que ses paroles se sont étendues sur ma mémoire — comme vous voudrez —, de manière que, si vous le permettez, je vais vous les rapporter avec une fidélité scrupuleuse. Moi je vous donne bien, pour écrire cela, un *parceque* suivi d'une espèce de raison ; mais c'est ma tête, qui pour le faire, me répond un *parceque* tout court. Au reste, d'abord : —

Il y a quatorze ans, l'hiver, le soir, dans la ville de mon enfance, dans Beaune ce cri — *Lanterne magique ! Pièce curieuse !* — retentissait fortement sur la place St.-Pierre.

Je l'entendis et l'écoutai avec des oreilles qui s'étendaient envieuses (je les ai grandes et posées en forme de parapluie), avec des oreilles qui se dressèrent devant mon père et ma sœur — Dieu leur fasse paix — au point qu'ils en tressaillirent tous deux et me demandèrent : *Qu'as-tu donc ?* — Il paraît que mes oreilles faisaient ombre sur mon pâle et maigre visage, et qu'elles représentaient quelque chose d'étrange, car mon père me dit : — *Mon pauvre Xavier, il me semble que des tableaux de magie passent sur ta figure.* — *Ô ! papa !* lui répondis-je, *n'entends-tu pas sur la place St.-Pierre ? Oh ! si tu voulais... je ne l'ai jamais vue... veux-tu ? dis ? veux-tu ?* — *Oui ! fais prix avec eux, j'offre quatorze sous NI MOINS NI PLUS.*

Je courus comme on court à l'âge que j'avais, j'atteignis les magiciens et je ne pus, malgré mes instances obtenir d'eux qu'ils vinssent pour moins de vingt sous ; je les promis donc et je retourne chez mon père, mon petit cœur serré, suivi de la lanterne.

Après les préparatifs que vous connaissez sans doute, mon lecteur — les personnages, chevaux, maisons, voitures, etc., se mouvaient largement sur un immense linge pendant à la glace de notre salle à manger. Mon père riait à s'en tordre (mon père s'amusait de tout), ma sœur ne soufflait mot ; quant à moi, je me trouvais comme dans un bain bouillant ; je ne tenais aucune place, ces mots — *vingt sous* et *mon père ne veut donner NI MOINS NI PLUS* —, ces mots étaient véritablement des ongles qui entraient dans moi. —

Les choses curieuses terminées, je me hâtai d'aller trouver l'oreille de mon père, et d'y mettre cette phrase : *Mon papa, cela vaut bien vingt sous.* Se doutant de mon

insinuation, mon père ne répondit rien et présenta quatorze sous aux *lanterniers*. — Un de ceux-ci avec surprise : *Ma monsieu le petit* (c'était moi qu'il montrait) ; *le petit nous ja promis vingt chous*. — Mon père : *Oh si le petit vous ja promis vingt chous, voilà vingt chous*. — Et ils s'en allèrent probablement faire leur soupe avec. —

Il était l'heure de souper, huit heures à-peu-près. Le plus beau rôti de veau de tous les rôtis de veau se pavanait à la broche de notre cuisine ; et je vous assure que je l'avais plus d'une fois lorgné. Mon père se laissa servir avec tout son fumet brûlant, et lorsque je le croquais déjà du regard —

Mon père me fit avancer du pain et de l'eau, puis : — *Votre lit !* dit-il. *Pour bien rêver aux jolies choses de la lanterne, il faut avoir l'estomac en bonne disposition. Allez !* —

Le lendemain il ne restait pas un seul petit morceau de rôti. —

Excusez-moi donc, mon lecteur, d'avoir désiré revoir la lanterne magique ; mais l'inquiétude qui m'accablait il y a quatorze ans m'avait fermé les yeux ; et maintenant qu'ils sont bien ouverts et que je peux payer à ma guise, je veux, il est bon qu'ils regardent toute sorte de choses.

Voici donc : — il faut premièrement de la chandelle, un drap et du feu ; de la chandelle, parce que *ces messieurs* n'en ont jamais ; un drap, pour que les diableries ressortent bien ; du feu, pour réchauffer ses verres qui suent même en hiver, disent *ces messieurs*.

Voici donc ! voici donc ! attention ! attention ! — *L'homme* a parlé comme une mécanique, sans desserrer ses dents plus une fois qu'une autre. Vous y voyez d'abord monsieur le soleil et madame la lune, mari et femme ;

l'un couché quand l'autre se lève. Voyez la rougeur de l'un, la pâleur de l'autre ; ils ne s'accordent pas, et pourtant ils sont pour toujours vivre. Quel malheur !

Vous y voyez Adam et Ève nos premiers parents, les mangeurs de fruits pas mûrs, ce qui nous donne à chaque instant des indigestions. Vous y voyez les étoiles qui brillent au ciel comme des yeux de pot-au-feu.

Vous y voyez des ruisseaux qui coulent sans mouiller, des maisons sans pierre, des clochers sans cloches, des chiens sans voix, des chevaux sans poil, du feu qui ne brûle pas.

Vous y voyez une dévote qui ne donne jamais rien aux pauvres.

Ici un excellent prêtre qui a rendu les derniers devoirs à cent suicidés. La dévote a ses mains pleines d'argent ; le prêtre a l'âme remplie de bonheur.

Là dans un coin, à droite, voyez un ministre qui enfle de dépit ; il n'a plus de poches.

Vous y voyez un Chinois qui a tué sa femme parce qu'elle avait mal bourré sa pipe.

Vous y voyez le vieux Hérode qui avait autant de maîtresses que le corps humain a de veines.

Vous y voyez un aveugle qui y voit à côté d'un homme qui ouvre de larges yeux et qui n'y voit pas.

Vous y voyez Proserpine qui mange un salmis de cœurs de damnés ; sur dix de ces cœurs, il y en a eu neuf de fripons.

Vous y voyez un vieillard qui est porté par ses mollets et un jeune homme qui porte les siens.

Voyez-vous, à gauche, cette darne bourgeoise au ventre rentré et au cou tendu ? Eh bien cette dame ne

mange que de minces gâteaux et vit dans les magasins de modes, ses yeux sur les étoffes.

Voyez-vous cette fumée qui passe ? C'est la probité des hommes.

Voyez-vous cette petite bouteille remplie d'eau verte ? C'est l'eau d'espérance ; il n'y a que cela pour tout le monde.

Vous y voyez Napoléon qui n'avait pas besoin d'une loupe pour le grossir — à sa suite, des *gens* qui tremblent en se gorgeant de truffes.

Voyez-vous cet homme qui avale sans cesse de l'or ? C'est Juillet qui est né avec dix-huit siècles et trente ans, et qui ne vit presque plus depuis qu'il est au monde.

Voyez-vous cette roue de verre qui tourne sans relâche sans se casser jamais ? C'est l'amour d'une femme.

Voyez-vous cette fleur comme il n'y en a guère ? C'est le bonheur.

Vous y voyez un œil qui pleure, une bouche ouverte, une main violette. C'est l'hiver qui vient.

Voyez-vous ce point noir qui se dessine imperceptiblement ? C'est le cœur d'un avare.

Voyez-vous cette troupe d'enfants trapus qui ne grandissent pas ? Ce sont nos vertus.

Vous y voyez la jardinière Fanchette qui offre un bouquet à son amant ; l'amant croit que les fleurs demeureront toujours fraîches. C'est l'effet de la lanterne.

Voyez-vous cette ombre courbée qui se traîne et qui ne se relève jamais ? C'est l'illusion détruite.

Voyez-vous cette armoire ? Il y a dedans une langue de femme pendue. Elle avait juré de ne plus rien dire. Pour punition à elle, et pour utilité à beaucoup de gens, on en a fait une lime pour les cors.

Ceci vous représente un singe qui croque ses noix et se fait ensuite une barrique d'huile. C'est l'Usure.

Enfin vous y voyez la boulangère du diable qui tient son maître par la queue et qui dit : *Je l'aurai !* — Son maître répond : *Tu ne l'auras pas !* — *Je l'aurai !* — *Tu ne l'auras pas !*

— Je l'aurai ! — Tu ne l'auras pas ! — Je l'aurai !...

— Le diable finit par avoir sa queue dans la main de sa boulangère.

À moi, mon lecteur, ma boulangère n'arrachera pas la mienne ; j'ai trop peu de cheveux pour en faire une.

FIN DE
LANTERNE MAGIQUE ! PIÈCE CURIEUSE !

XAVIER FORNERET

QUELQUE CHOSE DU CŒUR

QUELQUE CHOSE DU CŒUR

— **Que** faites-vous là ?

— Écoutez !

— Quoi ?

— L'horloge qui bat, la cloche qui chante.

— Belle chanson que celle qui vient d'une gorge d'airain et d'une langue de fer !

— Il me faut cette musique, à moi ; il y a dedans quelque chose qui frappe mon cœur, et l'entoure de larmes concentrées. Le son d'une cloche un peu grosse est pour moi comme un mot qui pleure et que je cherche à consoler avec ma tristesse et mon oppression. Mon cœur ! Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que mon cœur ! Oh ! vous ne savez pas ce qu'il sait ressentir ! Hier un doux vent m'a soufflé dessus ; je l'ai béni et baisé ; j'ai poli ou essayé de polir ma figure avec. Eh bien ! rien que ce vent m'a fait songer à l'haleine d'une femme, et je suis tombé à genoux !

— Regardez !

— De l'eau.

— Voyez, elle coule.

— Oui, comme un plaisir qui passe, partant vite.

— Elle berce des feuilles.

— Oui, mais il n'est plus temps de les rafraîchir ; elles sont mortes.

— Elles jouent pourtant.

— Oui, comme un cadavre qui sourit d'être cadavre.

— Regardez encore ce petit endroit, cette petite chute de mousse diamantée qui sourit au soleil.

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi ! Ne me parlez pas de sourire ; allez-vous en ; retirez-vous ; ne me dites rien ; ne me touchez pas ; ne revenez pas près de moi ! Excusez-moi, je saigne de l'âme.

— Vous ne voulez donc plus de ma main ?

— Non, je ne veux plus rien qu'être seul. Cependant, je voudrais l'orage, la mer, les torrents d'eau jaune, et moi au milieu, luttant, cherchant à revivre comme un insensé.

— Vous ne voulez donc plus de ma parole ?

— Non ; je veux le silence, le recueillement, la prière, la profondeur de l'isolement pour pouvoir marcher à mon aise à grands pas, sans être vu, sans rendre compte à personne de mon front qui se brise, et de mon visage en tortures malgré son calme de marbre.

— Vous ne voulez donc plus des douceurs du soir, des couleurs du soleil, de la voix des arbres ?

— Je veux l'herbe des tombes pour m'y appuyer ; les douleurs des hommes pour rire ; les joies des femmes pour être bon. Ces pauvres femmes pour qui je désirerais avoir deux cœurs pour leur en donner trois ; ces pauvres femmes qui sacrifient tant et reçoivent si peu ; ces pauvres femmes dont les lèvres brûlent si souvent sans que les nôtres puissent bien calmer leurs feux ; ces pauvres femmes, qui valent mieux que ces heureux hommes.

— Folie !

- Folie ?
- Et insigne. Probablement que les hommes sont une bonbonnière ; et les femmes ses bonbons.
- Je dirai autrement, moi ; les hommes sont une ruche, et les femmes son miel.
- De vous, que dire ?
- Ce qu'il vous plaira.
- Vos yeux se mouillent ; que vous faut-il, que demandez-vous ?
- Mon Dieu, je suis encore obligé de vous prier de me laisser seul, malheureux que je suis ! Mais je suis malade ; vous voyez bien que je suis malade, que je souffre à me rouler, à me tordre !
- Pourquoi ?
- Parce que vous ne me comprenez pas, vous, et peut-être beaucoup de gens avec vous.
- Êtes-vous fou ?
- Je le deviendrai si je vous entends encore.
- Adieu donc ! votre main.
- Non.
- Je vous en prie.
- Pour Dieu, partez ! Dieu vous bénisse ! Je vous aime, allez ; c'est sûr !

...

— Ah ! seul ! bien seul ! tout seul ! Je vais rentrer chez moi ; je vais me jeter dans un fauteuil. Midi sonne. Je ne veux rien manger, rien boire ; je ne veux pas de la lumière du jour. Fermez partout ; allumez des bougies, des cierges, si vous voulez ; apportez-moi un cercueil plein ; ouvrez-le ; sortez-en ce qu'il contient ; approchez-

le de moi, touchez-moi avec ; tâchez de m'effrayer si vous pouvez ; coupez mes cheveux ; rasez ma tête, pincez ma chair, cassez mes os ; étouffez-moi, arrachez-moi les ongles ; faites-moi croire au diable ; mettez-moi dans sa chaudière ; écrivez sur moi et contre moi toute sorte de choses horribles avec une plume de fer, rouge de feu, et trempée dans une encre de plomb chaud ; étendez-moi entre deux draps de bois ; pressez-moi ensuite avec des cordes.

Dites-moi :
 Que je n'ai pas d'honneur ;
 Que je trompe deux fois dans un mot ;
 Que Dieu ne prendra jamais pitié de moi ;
 Que toutes mes nuits seront ardentes, et mes journées sèches ;
 Que mon corps périra jeune, malgré tout ;
 Qu'à peine on saura quand je serai mort ;
 Qu'on passera froid et impassible près de moi dans la terre, sans croire qu'il y avait quelque chose de bon dans mon sang.

Dites :
 Que mes dents tomberont comme une pluie dans ma bouche, et qu'après je vivrai des mois entouré de pain de mer ;
 Que j'aurai sur les yeux un voile de poussière de verre qui entrera dans eux, s'y épanchera, les arrosera, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'ils soient bien pleurants, bien gonflés, bien souffrants, bien perdus.

Dites enfin :

Que je ne sais pas sentir un baiser de femme, et que je n'en recevrai jamais.

Dites tout cela, que tout cela arrive ; mais, Dieu bon, qu'Elle me comprenne avec courage, en m'aimant comme je l'aime !

Ah ! maintenant, il me semble que je respire un peu !

FIN DE
QUELQUE CHOSE DU CŒUR

XAVIER FORNERET

À NEUF HEURES, À PARIS

À NEUF HEURES, À PARIS

« Ce qui est dit et fait, on le devine bien. »

C'est une singulière chose qu'un caprice chez tout le monde, et particulièrement chez moi. Le caprice est pour moi la passion, mais la passion éphémère ainsi que l'indique ce mot — caprice. —

Ce soir qu'il fait de l'orage, j'ai été entraîné irrésistiblement ; j'ai eu besoin de me sentir entre une femme et le tonnerre.

J'attends cette femme.

Est-elle grande ? est-elle belle ? brune, bien faite, perdue tout-à-fait, ou avec encore un reste de ce que je vénère chez les femmes, de ce que j'adore, — au moins un peu de modestie, un peu de rougeur, un peu de réserve ? Oh ! non ! Je suis un insensé, fou, fou à lier ! J'oublie donc où je suis ! C'est horrible ! c'est affreux ! L'Enfer m'a pris ce soir ; que veut-il faire de moi ? Combien me gardera-t-il de temps ? Un de ses diables, que je n'ai pas voulu de suite (j'ignore pourquoi, sans doute parce que je le crains), un de ses diables me

lâchera-t-il bientôt ? Quelles raisons m'empêchent de le fuir ? les portes sont ouvertes. Mes forces m'abandonneraient-elles ? Serais-je un lâche ? O mon Dieu ! tu te retires de moi, et je le mérite, mon Dieu ! Tu ne t'occupes plus de moi, n'est-ce pas, mon Dieu, à présent qu'Elle est morte ? Tu vas me faire une vie infernale, maintenant que j'ai osé franchir un abominable seuil ? — Il y a bien des tapis, des bougies, des flacons-fleurs ; mais tout cela n'est que poison. C'est le commencement de la vie que tu me prépares. Point de pardon pour ceux qui sont infâmes. C'est bien. Pourtant je ne trompe personne. N'importe. C'est une femme que je n'ai jamais vue, et que j'ai l'effronterie de désirer, toute, à ma fantaisie. Oh ! c'est assez pour que la Damnation m'enlace de ses fers chauds, m'enchaîne à quelque chose de terrible, me traîne sous la roue d'un destin effrayant. — J'ai désiré la voir. Je suis venu. J'ai tremblé. Je tremble encore. Allons ! je ne suis peut-être pas encore à ne plus rien valoir. Arrivera peut-être un purificateur qui aura pitié de moi qui ai la fièvre. — Un purificateur, la mort, qu'elle vienne avant cette femme !... Non, cette femme vient avant la mort... Cette femme entre... Je viens de sonner pour l'avoir... J'ai la fièvre ! la fièvre !... » —

Vous savez où se trouvait Fabius quand il se parlait ce qui précède.

« Tenez, dit-il, débordant d'émotion, à une femme noire de cheveux, brune de peau, et à petites oreilles versant de belles boucles d'or, qui vint à lui au dernier petit son mourant de la sonnette dont il avait tenu le cordon près d'une heure sans oser le tendre, parce qu'il était sûr qu'il y aurait une femme au bout, — tenez, écoutez, éprouvez, comptez si vous pouvez. » Et au

même temps de ces paroles, il mettait, d'une main puissante, des battements de cœur, sous la main (d'Anna).

« Qu'est-ce que cela signifie ? » répliqua celle-ci, en riant presque, se dégageant et s'asseyant, légère comme une plume sur laquelle on souffle, et qui va tomber sur des coussins.

La réponse de Fabius ne tarda pas.

« Cela signifie que, de même que le poète ne peut guère faire rimer *âme* qu'avec *femme*, — de même, lorsque j'attends une femme, il arrive presque toujours en moi, avant elle, quelque chose qui agite mon cœur, quand je ne l'aime pas, — qui l'arrête, quand je l'aime. Mon cœur se mêle sans cesse à la femme, comme les os à la terre, — plus ou moins.

« Voilà ce que cela signifie ! »

Cette phrase appuyée, sentie au possible, et qui commençait en Fabius un nouvel être et une nouvelle pensée, cette phrase coupa le sourire d'Anna. Les bords de son cachemire se rejoignirent sur ce qu'ils découvraient, comme des lèvres sur des dents. Elle fut immobile, et *attendit* ce jeune homme étrange qui venait rapidement, par quelques mots, d'enlever d'elle, une chose gaie et volante, pour la remplacer par une chose grave et à demeure. Il éteignit les lumières, et s'avança vers elle, à l'éclat d'un éclair singulier, se plaça à côté d'elle sans la toucher, et dit :

« Je ne veux pas y voir par un jour ordinaire, ici, dans cette maison, fosse de pierres à cases, où des femmes se plaisent à s'enterrer toutes vives. Leurs ombres sont des langues assez parlantes, leur pâleur est un reflet assez blanc pour éclairer les murs, leurs cheveux font des rampes suffisantes pour se conduire ! »

Il y eut un silence sur lequel roula terriblement le tonnerre.

« Oh ! fit la voix de Fabius qui suivit le bruit, je suis sûr que la foudre est tombée sur un cimetière pour réveiller un peu les morts et leur dire : Rendormez-vous ; le monde est toujours le monde. Rentrez vite ! Que le néant vous berce ! Les cœurs sont encore de cet air qui échappe à toute science de tout savant. Rendormez-vous. Oh ! oui !

— Si vos paroles sont toutes de même, c'est-à-dire moitié tombe, moitié vie, répliqua Anna, je croirai que vous êtes un de ces morts, — mais réveillé tout-à-fait, debout, débarrassé de ses langes de terre, grand enfant revenu à ce monde.

— Ne vous reprenez point à rire, interrompit Fabius avec un accent d'ordre ; vous êtes ici à ma fantaisie, à mon gré, bouche ouverte ou bouche murée.

— Vous avez raison ; cette nuit est effrayante, et il lui faut de ces mots qu'elle sache comprendre, répondit Anna. Aussi bien, je vais vous apprendre subitement, sans de ces détails qui sembleraient briser l'anneau principal d'un fait horrible, pourquoi je suis là, comme un grain de poussière, que le hasard jette au premier qui entre dans cette maison dont les pareilles s'ouvrent avec cette clé : UN AMANT D'ABORD.

« Mon corps et mon esprit ont eu deux fois la Folie ; il y a quelque temps — celle enchaînée ; — à présent, celle libre. Mon cœur a été à deux hommes ; l'un a eu le côté de l'Amour, — l'autre celui de la Haine. Le dernier de ces hommes avait cherché à faire du mal au premier, et ainsi que je ne lui pardonnai pas, il ne me pardonna pas non

plus, lui ; mais moi, je le laissai vivre, tandis que...
— Écoutez !

« On était au soir.

« Il y avait bien loin devant le monde qui marche, tout près du soleil, des découpures faites comme par des anges ;

« Il y avait des nuages violets qui formaient comme des croisées du Ciel, ouvertes sur la Terre ;

« Il y avait comme des têtes noires avec de longues chevelures, qui semblaient regarder par ces fenêtres ;

« Il y avait des rubans de velours rosé, des pierreries de toute espèce, des soies de toute couleur ;

« Il y avait des colonnes de cristal où se mirait le soleil ;

« Il y avait des gerbes d'or, avec des épis de diamants, dans lesquelles on voyait remuer les têtes noires, et leurs chevelures qui semblaient lier les gerbes.

« Il y avait tout cela, ou plutôt je crus voir tout cela, je quittais mon amant, me trouvant grande et sainte comme une de ces gouttes d'eau sous la prière. — En rentrant, je tombai de fatigue d'amour pur. Je m'endormis.

« Deux heures de la nuit sonnait, me réveillèrent, et me montrèrent sur mon lit, au jour de ma lampe, ce que je sentais posé sur ma poitrine, — une tête séparée de son corps, (rappelez-vous ce qui m'était apparu le soir, au ciel).

« Je ne criai pas, c'était impossible ; mais un mouvement de ma main, essaya de couvrir ce que je croyais être une ombre. Elle s'embarrassa alors dans de longues tresses connues et touchées souvent, s'en retira affreusement glacée, et humide de sueur, et de quelque autre chose.

« Aussitôt que le bruit de la chute de la tête lancée par ma frayeur sur le parquet eut eu lieu, — car c'était bien une tête, et de ma connaissance, — une porte s'ouvrit, et une lumière entourée de verre vert, suspendue à un bras long et maigre, parut devant un homme au front chauve, tacheté de raies noires.

« À cet instant, et lorsque cet homme s'approcha de moi, je ne pus pas bien dire après, — vous me croyez, — s'il se saisit de la tête et la tourna dans ses doigts comme une lanterne ;

« Si cette lumière verte, était ou n'était pas l'orbite souffrante des yeux de la tête coupée ;

« Si l'homme, avec la lumière et la tête, sortit par la porte, sauta par la fenêtre, grimpa par la cheminée, descendit en terre, ou monta au plafond ;

« Si enfin il prononça distinctement : « Jeune fille ! jeune fille ! je n'emporte pas tout ; cherche bien, le corps te reste ; tu en as plus long que moi. Regarde, regarde, il est à côté de toi ; tâte, et ne crains pas de lui faire mal à la tête ! » Je ne pus pas toucher avant, ni bien dire cela après... Et tout disparut pour toujours !... Rien ne s'est jamais remontré, ni amant, ni *homme*... — Je ne racontai pas avec certitude, car, d'abord, ma bouche mit trois ans à se desserrer, et puis cette main que vous sentez, ma main droite, humide de sueur et d'une autre chose que j'avais retirée des cheveux, s'était jetée sur mon visage au moment de la frayeur, de la chute, de la croyance à l'ombre, et l'avait taché. — Depuis, une grande pâleur fut à mes traits, et l'on m'appelle ici, l'Andalouse pâle.

« Voilà, monsieur.

— Il paraît, dit Fabius, souriant en diable, que ce qui vous a tachée, c'était du sang blanc. Quelqu'un, ajouta-t-

il, en cessant son sourire, dans notre pays, en France, à Paris, connaît-il, par vous, ce que je sais, moi ?

— Personne ! répondit Anna.

— Pourquoi le sais-je ?

— Parce que j'ai remarqué sur votre visage, un doigt qui peut montrer à lire, et faire comprendre, ainsi qu'il comprend lui-même, les choses les plus étrangement singulières, comme celle-ci : Être à *tout le monde*, de désespoir de ne plus jamais être à un *seul* ; vouloir y puiser la force d'une fièvre qui me donne une souffrance éternelle, et cela dans des grimaces pour chacun, selon le bon plaisir. C'est cette folie libre dont je vous parlais, ma folie d'à présent.

— Quel âge avez-vous ? demanda Fabius.

— Trente-deux ans.

— Avec cet âge et une histoire comme la vôtre, on s'approche de moi qui ai aussi la mienne. Vous allez l'entendre. »

Le tonnerre qui résonna trois fois, et qui se tut ensuite tout-à-fait, fut les trois coups qui annoncèrent l'histoire aussi de Fabius, et ce qui suivit, entre lui, et Anna. Il commença ainsi : —

« Pour moi, vous êtes pure, pauvre femme tordue par l'Infamie, sans qu'il en sorte rien d'infâme. Écoutez-moi à votre tour, et touchez-moi.

« Un jour, par permission d'un gouvernement (je suis Italien), plusieurs médecins entrèrent dans une prison, et y demandèrent un condamné à mort, un condamné politique. Il fut proposé à ce malheureux, de lui éviter les regards dévorants de la foule, l'aspect horrible d'une potence, s'il voulait mettre ses veines sous des lancettes pour qu'elles fussent entièrement vidées.

« Le condamné accepta.

« Aussitôt, on banda ses yeux, et l'on plaça des vases aux endroits où son corps devait jeter du sang. — Le condamné, légèrement piqué, entendit quelque chose qui remplissait, à progrès, les vases. Il entendit les médecins, dire avec un mystère solennel et glaçant : « Il n'a plus, pour lui, au monde, qu'une minute, qu'une seconde... elle va s'éteindre ! » — Après que ce dernier mot fut entré dans les oreilles du Patient, toute sa vie était dans les vases, et il avait tout son sang dans les veines.

— Il était mort ?

— Mort !

— Et quel était cet homme ?

— Mon père !

« Oh ! combien, malgré mon désespoir, je rendis grâce à cet essai de l'influence du Moral sur le Physique. Bientôt, on sema le bruit que mon père s'était fait, dans sa prison, une potence particulière, hors Justice. — Cela suffit. — Mais pourquoi vous retirez-vous d'auprès de moi, pourquoi ne me touchez-vous plus, Anna ? Avez-vous peur de ce sang qui n'a pas coulé, ou de ce mot — *Pendre* — qui ne signifie rien ici, ni pour mon père, ni pour vous, l'amante d'un corps sans tête ?

— Non, répondit Anna ; c'est l'étrangeté de ce que vous me racontez, unie à ce que je viens de dire, qui m'a donné un frisson, dont, vous savez, on ne se rend pas compte. Mais je ne crains rien ; tenez, je me rapproche. C'était seulement de l'eau brisée qui se rejoint.

— J'ai eu votre main sur mon cœur, reprit Fabius ; à présent, je la place sur mon front. Y sentez-vous un petit creux en demi-cercle ?

— Oui.

— Eh bien ! je quittais mon père pour ne plus le revoir, marchant comme on marcherait si l'on sortait d'un sommeil d'un siècle, c'est-à-dire chancelant et étourdi, lorsque, à la porte de la prison, je tombai à genoux devant le cheval du Fermier d'yeux, du bourreau arrivé là, pour mon père, en cas que son moral ne l'eût pas tué.

« Le cheval, qui s'effraya, je ne sais pourquoi, de mon apparition, se retourna comme un lézard, et releva ma tête d'un coup de pied. Le malheur voulut, qu'il se trouvât juste assez d'air entre son fer et mon front, pour que l'un marquât l'autre, sans que l'autre fût tout-à-fait ouvert par l'un.

« On me porta près de là, dans une maison en face de la croupe du cheval qui s'était sans doute remis comme avant sa caresse. — Je me sentis entrer dans des coussins, malgré le sang de mon front qui me faisait des larmes sur les joues et allait colorer mes lèvres mortes, — coulant en ma bouche, cherchant à retourner d'où il venait, sans passer par le même chemin.

« Je sentis un fin tissu de soie éponger mon visage, conduit par une aile, pour sa légèreté, — par un ange, pour sa bienfaisance.

« Chaque fois qu'une goutte figée, qu'un caillot, ou qu'un pli du tissu arrêtait cette marche craintive, j'entendais un souffle se plaindre, et se rompre. Mes cheveux étaient écartés par la draperie de cinq doigts palpitants, dont je sentais parfaitement les bouts dans le vague de mes sensations...

« Je m'évanouis.

« Vous pensez bien, Anna, que cette aile, cette bienfaisance, ce souffle rompu, cette soie, cette draperie de doigts fins, tout cela, — une femme seulement pouvait

le rendre, le montrer, le donner, l'avoir. — Oh ! oui, c'était une femme ! Et quand je revins de ma demi-mort, je la vis seule, debout et en deuil, devant moi dans un lit. Sa main blanche, et son beau regard baignaient, l'une, mon front qui se fermait, l'autre, mes yeux qui s'ouvrirent.

« Je reçus un coup de foudre.

« À cette main, à ce regard, j'eus froid !

...

et alors, une des plus brûlantes fièvres, une de celles qui nous changent en ruisseau de feu, bouillonnant, sautant et découpant de bizarres paroles, une fièvre que je bénis d'abord, que j'ai maudite ensuite, pour ne m'avoir pas brûlé à mort, — formant cercle autour de mon lit, serra jusqu'à mes os. Lorsqu'elle les eut lâchés, et que, semblable à l'électricité qui éclate et qui rentre, elle fut rentrée elle-même au réservoir des maladies humaines, misère qui tient de deux côtés, séparément, l'homme et la science, comme deux frères qui se chercheraient pour se secourir, ne se voyant, à la fin, et de loin, qu'un peu du visage, réduits presque à ne pouvoir que crier ou se faire des signes, — lorsqu'elle m'eut permis de me rafraîchir par degrés, — J'aimais !

— Et par quelle circonstance, quelle cause était-il possible à cette femme, de se trouver seul-à-seul, avec vous ? demanda Anna.

— Voici en quelques mots, répliqua Fabius, qui s'attendait à cette question.

« Le maître de céans, son mari, depuis trois mois, avait quitté le Dessus de la Terre, pour le Dedans, enveloppé et cloué dans l'oubli haineux et malédict de cet entourage-connaissance, dit ami, parce que lui, homme

fort et grand comme un chêne, il frappait en damné, une petite femme faible comme une feuille. Mais, dans un accès de ses colères, il fut à son tour frappé par la foudre du sang ; et ses bras d'enragé, oh ! ils se décharent à présent sous le tortillement des vers qui remuent, avec le Temps qui passe.

« Par suite de brutalité et de rudesse, la petite force de la pauvre *feuille*, avait fait de sa poitrine une annonce de mort. — C'était donc une ombre qui me soignait, ombre qui savait mon malheur et mon isolement de premier ordre, — point de mère, — ombre qu'on ne contrariait, qu'on ne contredisait jamais, qu'elle souhaitât blanc ou noir, froid ou chaud, raisonnable ou fou.

« Le médecin avait prononcé l'arrêt — *Laissez-la libre en tout*, — qui veut dire : — Allez vous informer s'il y a des planches, un prêtre et des larmes, — afin d'assembler *les premières*, tandis que *le second* chantera, pendant que *les dernières* couleront. —

« Oui, Anna, malgré d'abord les supplications de sa sœur, malgré ensuite, ma prière ardente, Catherine n'écouta rien ; son squelette me veilla durant plusieurs nuits ; il me couvrait de tout son reste de vie. Je ressemblais à une plante fertilisée par la poussière d'un os. —

« Pourtant un jour que, levé, convalescent, et irrité de ma condescendance coupable au dévouement si profond de Catherine, — un jour, dis-je, qu'elle ne voulait souffrir que je fisse quelque chose pour elle, — je sautai sur un poignard qui se mirait à la glace, et, d'impatience et d'amour, sans intention bien arrêtée, menaçant si on ne céda pas, j'en mis la pointe sur mon cœur. Il entra dans

celui de Catherine, qui tomba à la renverse comme poussée par la lame et mon bras...

« Pauvre belle Catherine !

« Vous comprenez bien qu'elle m'aimait aussi, elle !

« Je sonnai.

« On accourut.

« Une croisée précipitamment ouverte lui jeta de l'air, et elle reprit souffle et mouvement, à la grande joie de tous, à la mienne folle et délirante.

« Sans ménagement, sans détour, sans plus de retenue et de voile qu'une balle qui siffle, — l'Ange qui avait refermé ma tombe qui s'ouvrait, revenu à lui, reconnaissant tout, mais dans une défaillance extrême, exigea néanmoins fermement d'être placé dans le lit que j'occupais, puisqu'on voulait absolument le coucher. —

« Ce que je ressentis à ce désir, exécuté aussitôt, ne saurait se plier à aucune narration. J'eus des vertiges, du rire, des pleurs. Je pâlisais, j'étouffais, je rougissais... Celle que j'adorais, songez donc, si solennellement, — mon père à peine refroidi, — celle-là refaisait mon crucifix, étendue sur ses cheveux, — les cheveux des cheveux ; me fixant avec ses yeux, — les yeux des yeux ; me parlant avec une bouche, — la bouche des bouches... — Oh ! il me sembla recevoir Dieu sur l'âme.

« Catherine alors avança un bras, fit un geste, un signe, et donna un ordre qui chassait tout le monde en me retenant. Ce soufflet pour les Autres, m'apportait une caresse, à moi ; — et je tressaillis encore comme un cœur sous un cœur, — comme au moment où des âmes s'amusent, jouent dans des feux de lèvres, se cherchant, se trouvant, se perdant après, sachant toujours bien, oh ! bien ! où elles sont, pour se retrouver, s'unir, se brûler, se

mouiller pour se rafraîchir, — se retirer, s'abattre et se joindre de nouveau avec plus de force, prises entre un ciel qui baise, qui épuise tout !

« Moi seul ! seul encore avec elle, — lorsqu'elle se glissait, avec une mollesse si tendre, dans toutes les parties des plis que mon corps, mes mains, ma tête avaient pu former dans sa couche adorée ; se mêlant à ma chaleur restée, avec doux frémissements ; s'enivrant bien, de baisers laissés par le souffle de ma chair, et pris par ses veines qui battaient tant d'amour !

« Oh ! c'était surtout la place occupée par ma tête, qui attirait avec le plus de cette suavité abandonnée les mouvements de la sienne... Elle s'y appuyait, s'en relevait, s'y baignait comme des yeux à la lumière qu'on leur rend. — Vraiment, Anna, ce n'est que par la pensée, qu'on peut s'offrir à l'esprit, tous les enfantillages du sentiment, faiblesse qui fait sa force. —

« Encore seul avec elle, quand le soleil commençait à diminuer le Jour ;

« Quand la Nuit allait mettre sa bague d'étoiles pour briller au grand salon du repos, y éblouir le monde, l'endormir, et le faire rêver ;

« Quand par cette fenêtre ouverte pour Catherine, entrait la passion embaumée de l'air d'un soir doré ;

« Seul avec elle, à qui j'avais vu poser de mon sang sur ses lèvres, du sang conservé de ma blessure fermée, puis le réunir au sien par la volonté de son âme et de sa langue ;

« Seul avec elle enfin, encore seul, oui encore, lorsqu'elle m'appela d'une voix qui a toujours, quand on aime, une de ces vibrations, un de ces sons de Dieu qu'on entend sans entendre ; — seul avec elle, comprenez bien

cela, seul entièrement, lorsqu'elle m'appela par un de ces regards à volupté bénie, — sacrement saint que porte l'amour, huile sainte du milieu du Cœur !

« Oh ! mais aussi, l'élan de ma joie sans mesure et sans nom, m'amena vite auprès d'elle, bien près, tout près... Et alors ce soleil de lettres — AIMER — sembla paraître à la face du Ciel, levé par deux mains, nos deux âmes. —

« Oh oui ! Anna, il brilla, ce soleil dont je vous parle, poursuivit Fabius ; il brilla, doux, vif, chaud, de toute manière. Je n'avais jamais imaginé que rien de pareil existât, excepté en la vie des fées, à laquelle je ne croyais plus puisque je n'étais plus petit ; excepté en la joie du Ciel, en qui j'avais foi, puisque j'étais grand. Toutes mes émotions apportées par diverses causes, émotions immenses, infinies, inutilement écrites, émotions terribles ou bonnes ; —

« Cueillir de l'herbe où vous savez, Anna, qu'elle vient plus haute et plus verte qu'ailleurs, pour en mettre sous mes genoux, en garder dans mes mains, pendant mes prières, et disant : « À mesure que tu sécheras, montre-moi à aimer mieux Dieu, et sèche vite ; —

« Voir, à la semaine divine, le pape, dans la foule de Rome, remuant avec elle l'enthousiasme des saints mystères ; ou bien ce même pape ouvrant la fenêtre de Saint-Pierre, et s'y encadrant pour bénir le peuple dont toutes les rues sont pavées, mosaïque qu'un recueillement et qu'un silence font de marbre au dehors, — de feu au dedans ; —

« Berce sa vue au bleu lointain de la mer endormie ;

—

« La briser au noir tout près d'une tempête ; —

« Regarder la lune qui sort du jour qui rentre, sanglante ou blanche, selon l'heure ; — « Perdre un ami qui nous portait ; — « Perdre un amour qui nous avait ; — « Recevoir sur soi une goutte d'un Exécuté ; — « Entendre un enfant respirer au monde, et dire, — mère, — à Dieu ; —

« Ces choses qui, je crois bien, sont beaucoup poison, beaucoup baume, n'approchant en rien de la force mourante ou vive de ce qui vint me toucher lorsque Catherine me donna son haleine, et que je lui rendis la mienne.

...

« Ses lèvres, Anna, ses dents et son haleine, — savez-vous ce que c'était, malgré la mort qui rongéait autour !

« Ses lèvres ?

« De fraîches feuilles mouillées au matin.

« Ses dents ?

« Des boutons de rosés blanches.

« Son haleine ?

« L'idéal d'une pureté de brise que chasse autour de lui un ruisseau qui court sur des fleurs qui soupirent !

...

« Un délire, alors, se prit à moi, si violent, si rapide, si au-dessus de tous les délires auxquels puisse donner le jour une imagination mille fois insensée ; je m'enivrai à si pleines sensations, qu'il me semblait, si je me le rappelle, avoir autour de moi, de ces cœurs dont doivent être faits les chapelets des anges, alimentant le mien qui s'épuisait dans une expansion infinie !

« Mais, grand Dieu ! ma pauvre malheureuse Anna de Tous, en cet instant, je fus comme un démon qui se soucie peu s'il mord beaucoup, pourvu qu'il rie un peu :

j'avais ma Catherine, à moi toute ; je la fis mourir, je la brûlai, je l'étouffai, je crois bien... Son dernier, son extrême, son tout dernier soupir, pour jamais, pour toujours, je ne sais comment dire, m'arriva, oui, m'arriva, pour l'amour de Dieu d'abord, pour celui de l'enfer ensuite. Et j'existe encore ! Savez-vous pourquoi cela se peut ? C'est que, dans ce soupir de ma Catherine, il y a eu ces mots entrecoupés, que je vous rends par une phrase nette : *« Que ma vie, en se perdant, double la tienne ! Aime cette poussière sur laquelle tu viens de souffler ; enferme-la, prends-en la clé, regarde-la un peu de temps en temps, pour la réjouir, pour qu'elle se disperse moins. Ne te mêles à elle, pareillement, que le plus tard possible, et selon la plus sainte des volontés. Tu me le jures, n'est-ce pas ? Oui, je sens que tu me dis, oui, dans ce baiser dont je meurs bien ! »*

...

Ici, Fabius mourut aussi pendant quelques minutes. De larges gouttes formées dans ses yeux, lui glissèrent lentement sur le visage, comme un chagrin qui se déroule. Et le feu de ses joues ne lutta pas avantageusement pour consumer ses grosses larmes qui, amoncelées et pesantes, purent tomber comme du plomb, et séparer ses mains qui s'étaient jointes à reproduire *l'adieu* de sa Catherine ! — Il se taisait, oui, bien qu'il eût une mer de douleurs à répandre dans l'espace. — Il s'était arrêté comme s'il se fût coupé un membre, et que, arrivé à l'os montrant ses dents à la scie, il lui fallût reprendre courage et force, pour en finir avec tout.

Anna respectueuse de silence, il reprit :

« Dont je meurs... *Bien...* a-t-elle achevé d'articuler dans cette dernière ardeur de respiration ; *heureuse*, a dû

ajouter le Ciel, — afin de lui donner le nom que portent ceux qu'il reçoit dans son sein !

« Mais moi ! moi, bonté des anges, me voyez-vous la lâchant, la reprenant, regardant, criant, écoutant et n'entendant rien, — rien que des plis de draps, — de soies, — qui, foulés par mes désespérés transports, et laissés libres, — s'ouvrent et s'étendent à petits bruits horriblement trompeurs...

« Voyez-vous ma tête oscillant, frappant l'air comme une flamme qui cherche avec déchaînement quelque chose qui continue de la nourrir, mais qui, ne trouvant plus rien, est obligée de s'éteindre dans sa rougeur agonisante...

« Vous créez-vous bien une idée de ma bouche appelant par baisers, mettant tout en désordre, suppliant, par des convulsions précipitées, la vie de revenir, — finissant par moment son délire, s'arrêtant et voulant, par une application et une aspiration effrénées sur le cœur, sentir rebattre le sang de Catherine ?

— Oh ! comme vous êtes bien une partie séparée de ce même sang, interrompt en se relevant, Anna, qui glissait d'où elle était assise, penchée vers Fabius, et entraînée à lui serrer le bras... —

— J'aime cette pression, dit Fabius ; je suis écouté, compris, je respire. — Votre main vient de me donner de l'air ; mais pourquoi de l'air ?

— Pour vivre, répliqua Anna.

— Et pourquoi vivre ?

— Pour Elle morte, qui vous l'a recommandé, qui y compte dans sa pierre, dans sa terre, où elle est, je ne sais pas.

— Oui, et c'est affreux ; c'est une éternité multipliée,
— pensée de l'Impossible pour la durée d'une douleur !

— Et voir donc, en regardant par le Souvenir, reprit l'Andalouse ; faire arriver devant soi, par immobilité, contemplation, recueillement complets, chaque partie d'un visage ; puis... assembler ! puis... reconnaître ! puis enfin se perdre en adoration... en désespoir, allons, c'est vrai, — finit-elle par dire.

— Vous avez deviné ma réponse ; car c'est là, on ne peut plus, c'est là, que se trouve la plaie, criant toujours qu'on la ferme, et toujours réduite à palpiter, à s'ouvrir dans du feu.

— Et pleurer ?

— Ah ! oui, c'est un peu bien, cela, pleurer.

— Trésor de la Misère, n'est-ce pas ?

— Jamais qu'avec vous, Anna, *depuis*... Et quelle femme êtes-vous pour cela, ciel de Dieu, ma pauvre enfant ?

— Une femme que vous plaignez, que vous bénirez ; vous le voudrez bien.

— Malheureuse !

— Pardonnez-moi, j'ai souvent la tête aussi perdue sur mes épaules que *Lui*, qui n'a plus la sienne sur les siennes.

— Je n'ai point dit — Malheureuse — pour ce que vous croyez ; mais, l'être humain est vraiment parfois hardi au-delà d'expressions ; car, voyez-vous, Anna, la Bénédiction ne doit descendre que de Dieu ; c'est ainsi qu'elle se trouve haute sur l'homme.

— Fabius, monsieur Fabius, si nous pouvions donc...

— Quoi ? demanda-t-il.

— Nous revoir pour prier ensemble. Il faut vivre pour prier, n'est-ce pas ? il faut vivre ! »

La voix du jeune Italien s'élança : « Oui, oh ! pour prier, il faut vivre ; ceci est tout à fait l'affaire de l'homme, tout-à-fait permis à lui, pour lui, tout-à-fait bon ; — il n'est pas besoin de nous revoir pour cela ; laissez-moi donc, et oui, je vous pardonnerai de m'avoir interrompu, lorsque j'avais encore tant d'accents de souffrance à vous marquer. — Tenez, touchez cette petite clé, ou plutôt regardez-la ; cette clarté qui remplace les éclairs de tout à l'heure, vous le permet.

— En effet, repartit l'Espagnole, notre chambre est illuminée comme par miracle.

— Eh ! non point par miracle, reprit Fabius qui s'était avancé près de la fenêtre, mais bien par une cause ordinaire dans la Vie : c'est un cadavre qu'on couvre vis-à-vis nous ; la blancheur de son linceul nous envoie les lumières tout éclatantes ; la rue est étroite ; regardez la petite clé — »

L'Andalouse, qui avait suivi l'Italien, tendait sa main, pour la recevoir.

« J'y ai tout droit, continua celui-ci, puisque le premier écrit qu'on trouva fortement attaché sur un des bras morts de Catherine, contenait ces mots :

« Pour Dieu, j'ai obéi au maître qui est mort, — à mon époux. Pour moi, qu'on obéisse au maître qui reste, à mon amant, à Fabius.

« CATHERINE, qui meurt tous les jours un peu. »

Pendant que la main d'Anna demeurait tendue, celle de notre bizarre jeune homme fouillait avec travail ses

vêtements à gauche ; il semblait qu'il eût eu à arracher quelque chose de sa chair... Enfin il dit avec un souffle retenu :

« La voici !

— Elle n'est pas d'or, observa l'Andalouse.

— Oui, de fer, pour espérer pouvoir la retrouver si le hasard me la perdait. On m'en ferait une autre, je le sais, mais ce ne serait qu'une *seconde*. — La clé de son cercueil, poursuivit-il, en la reprenant avidement ; un ensevelissement devant nos yeux... — À genoux ! Anna, c'est l'instant, — prions !!! »

L'Italien et l'Espagnole se rapprochèrent et se turent ; ils priaient.

...

Ce fut profondément, car bientôt ils se relevèrent.

« C'est encore un cœur qu'il vous faudrait à vous, s'écria après, l'Espagnole ; et, grand Dieu, où êtes-vous ? là, où il n'y a que des corps, enveloppes qui ont résisté à ce qu'elles entouraient et qui n'est plus, dont on se sert avec un dégoûtant délire, après lequel délire, il se prend à ceux qui s'en sont servis, une peur, un frisson qui les mord comme un chien à rage. Vous êtes enfin, là, où il n'y a que des corps — cercueils vidés.

— Oh ! s'écria à son tour l'Italien Fabius, Catherine, je sens que ma Catherine me rappelle, et me demande de vous emmener sous son ciel, puisque je vous ai montré la clé de sa terre. Oh ! quittez cette maison, sortez-en !

— Oui, je le veux bien.

— Et quand ?

— Lorsque j'aurai revu la tête de mon amant, d'Ivigo, replacée sur son corps.

— Mais comment, avec moi, comme avec un frère, vous ne viendriez pas, pauvre malheureuse que vous êtes ?

— Vous, êtes-vous Ivigo ? articula fortement l'Andalouse ; avez-vous eu la tête coupée ? »

Ces dernières paroles expirèrent dans un râlement affreux.

À ce moment, tout, excepté la vie de Fabius et d'Anna, tout — d'eux — disparut ; ce qui fit un silence.

...

Le fils de l'homme qu'on devait pendre, avait demandé une femme pour une heure ; l'Andalouse-pâle lui faisait face, et tous deux étaient assis avec une mort de portraits de cire, — leurs fronts soutenant — l'un l'autre, — comme deux cartes d'un château d'enfant ;

L'os d'un doigt qui frappa sur la porte, en dehors, — et le marteau d'une pendule qui lui répondit onze fois, en dedans, — furent le coup de vent qui les fit tomber.

FIN DE
À NEUF HEURES, À PARIS

ISBN : 979-10-96721-38-2

Copyright © Carraud-Baudry, 2003-2014.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France.